

# LITTÉRAIRE

## ADMINISTRATION

6, boulevard des Italiens

### ABONNEMENTS

PARIS  
 3 mois 13 f. 50 -- 6 mois 26 f. -- 1 an 50 f.  
 DÉPARTEMENTS ET ALSACE-LORRAINE  
 3 mois 15 f. -- 6 mois 29 f. -- 1 an 56 f.  
 ÉTRANGER (UNION POSTALE)  
 3 mois 18 f. -- 6 mois 35 f. -- 1 an 68 f.

On s'abonne dans tous les Bureaux de postes et chez les Libraires

ces épîtres noisies, celle du bourg : tué six loups.

On ne le sait re les propo- qui lui pas- mettre gra- son pays. dix-septième en ce mo- qu'il peut au tant que, vu s telles qu'on statues de ver doréna- bec de gaz, ler de l'eau e, ou d'une afin d'un ob- onnaire, une Ville, car on osques, de donne pour des statues, s ?

anatomiques le 25 novem- mphithéâtres édiée par le onnance, les être enter- asse, dans la ces, et, sans icun cadavre it sortir des dé que désor- des amphic- ecine seraient l spécial ré- de l'Est ou cimetièr de é portée à la la Seine, du blique et du decine.

ions que celui au- es prochaines llement de la s dépenses se- à Paris elles tre cent mille il la que de la tin, de l'amé- et des indem-

Chichinette, baissant modestement les yeux : — Je vis aux dépens... de ma réputation.

Zadig.

Les peintures murales de Théodore Chassériau dans les ruines de la Cour des comptes sont bien près d'être à tout jamais perdues. En ce moment encore pourtant, il serait possible de les sauver en les détachant du mur, comme on a fait pour celles de Pompéi. Les compositions épiques de la Guerre et de la Paix, les panneaux allégoriques et les grisailles qui décoraient la Cour des comptes sont des morceaux qui méritent d'être arrachés à la lente destruction qui les menace.

## Les jeunes Poètes

Vers 1881, deux jeunes gens qui collaboraient à un journal mort il y a belle lurette, et intitulé *Paris-Nord*, se dirent :

— Si nous nous mettions dans nos meubles.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mes gail- lards réunissent leurs économies. L'un, Normand d'origine et nommé Léo Trezenik, avait retrouvé sans doute quel- ques écus dans le fond d'une de ces belles armoires fabriquées en son pays aux siècles derniers. L'autre, un Yankee flegmatique, qui s'appelle Georges Rall, possédait un certain nombre de dollars. Immédiatement, les deux camarades achètent une machine à bras, une mi- nerve, quelques kilos de caractères d'imprimerie, du papier. Ils fondent et rédigent un journal dont le premier titre fut la *Nouvelle Rive gauche*. Mais cela ne les satisfait pas. Ils apprennent l'un et l'autre la typographie et, modernes Réitifs de la Bretagne, ils composent, mettent en pages, tirent eux-mêmes leur *canard*. La *Nouvelle Rive gauche* change bientôt de titre, devient *Lutèce*. L'entrée y est libre pour tous les jeunes de talent. Par exemple, on ne tient pas école de respect dans la maison. On y blague les grands confrères, on n'y adore aucun dieu de lettres, on y ren- verse même un pot à colle sur la tête des camarades. Tant pis pour ceux qui se fâchent ! Rall et Trezenik, secondés par l'invisible Trémora, aujourd'hui dé- funt, puis par le mystérieux Léopold- Guillaume Mostrailles, donnent tout de même l'hospitalité aux rythmes de Ver- laine, aux vers de Jean Moréas, l'auteur des *Syrtes*, aux poèmes rustiques de Peyrefort, aux essais de Charles Vignier, aux modernités d'Ajalbert, aux belles rimes de Laurent Tailhade, voire aux rébus de M. Laforgue. Ils sont les premiers à accueillir les parodies d'A- doré Floupette. En somme, il n'est pas un jeune poète qui n'ait passé par Lu-

dans les universités allemandes et il s'est fixé en France après avoir publié à Athènes un volume de poésies grecques. Aujourd'hui, il s'est promis de ne plus écrire qu'en français. « Cette claire, belle, harmonieuse langue française, me disait-il l'autre jour, est si riche quand on la connaît bien, qu'elle vous donne plus que vous ne lui demandez. » Le sonnet inédit suivant prouvera que M. Moréas possède joliment notre idiome national :

### SONNET

La lune se leva bizarrement corneue  
 Parmi les tulipiers, au bout de l'avenue,  
 Cessoir. — O la villa proprette et ses blancs murs,  
 Et son balcon de bois chargé de raisins murs !  
 O la brise d'été qu'embaumait les ramures  
 En fleur, qu'embaumait les pins et la haie aux murs.  
 L'air de violon qui s'est plaint soudain : connu,  
 Air connu, très doux et comme ressouvenu.  
 Le vin qui nous bûvions sentait la peau de l'outre.  
 Je vous pris jus des deux mains, mais vous passâtes outre.  
 Ce soir, sur le balcon où grimpaient des muscats.  
 Pire que bonne vous fûtes, et je fus sage.  
 Vous aviez un bouquet de cassie au corsage,  
 Et votre cou cerclé d'un collier de ducats.

JEAN MORÉAS.

Auteur d'un volume intitulé le *Jardin des Rêves*, M. Laurent Tailhade, qui est dans la trentaine, me dit-on, nous arrivait de Gascogne il y a tantôt quatre ans. C'est un gentleman.

Il a, paraît-il, de la tenue, des élégan- ces. Il met dans sa prose et dans ses vers les mêmes recherches de goût que dans sa toilette. Il y a beau temps que M. Bar- bey d'Aurevilly nous a habitués à l'une et à l'autre chose. Nous ne nous en som- mes jamais plaints, parce qu'en somme les littérateurs de cette trempe sont rares et j'ajouterais également qu'on ne trouve pas tous les jours un poète comme M. Tailhade. Je regrette de ne pouvoir mettre sous les yeux des lecteurs un poème inédit de M. Tailhade. Je les ren- voie au *Jardin des Rêves* et à la collec- tion de *Lutèce* où M. Tailhade a donné naguère de bien amusants *quatorzains d'été*.

Il faut laisser à un poète, à M. Stanis- las de Guaita, le soin de présenter MM. Vignier et Charles Mbrice qui n'ont pas encore publié de volumes, mais dont on trouve les vers égrenés ça et là dans les revues.

M. de Guaita a jugé ainsi ses deux confrères dans la préface de *Rosa mys- tica* : « MM. Vignier et Mbrice, tous deux passionnés admirateurs de Mal- larmé, sont les champions de l'exta- tisme ésotériquement. Rhythmistes sa- vants, ennemis jurés de l'éloquence et outranciers de la demi-teinte, ils rivali- sent de subtilités mièvres, dans leur ef- fort à traduire de délicieuses et fugaces impressions. »  
 Je dois avouer, après cette citation,

Il se nomme Rodolphe Darzens. Il sait Baudelaire et Hugo par cœur. C'est dire qu'il rime joliment, ainsi que le démon- trent les six distiques suivants :

### FLEURS CHOISIES

Afin de parfumer la chambre où tu cédas,  
 J'ai voulu la grise odeur des roséadas.  
 J'ai dédaigné les lils très pâles, fleurs moroses,  
 Et les jacinthes, saurs des œillèles et des roses.  
 Fleurs superbes qui font éclater leurs dédains  
 Et des teintes de pourpro et d'or dans les jardins.  
 Je n'ai pas pris les fleurs trop voyantes des plaines  
 Qu'on apporte en courant et joyeux, les mains pleines ;  
 Les fleurs blanches, les fleurs rouges, toutes les fleurs  
 Dont la corolle simple a de franches couleurs ;  
 A toi qui maintenant chaque soir m'es résistes,  
 Il te fallait des fleurs bizarres et plus tristes ;  
 Et c'est pourquoi je t'ai, ce matin, apporté  
 De glauques résidas qui fleurissent l'été ;  
 Des résidas que tu mettras dans de grands vases  
 Pour qu'ils vivent jusqu'à nos prochaines extases.

RODOLPHE DARZENS.

Presque aussi jeune que M. Darzens, M. Jean Ajalbert voit les choses tout différemment. C'est un poète impres- sionniste dans toute la force du terme : Il adore les paysages de banlieue, les ciels gris ou bleu tendre de Paris, les faubourgs lointains avec leurs hautes cheminées d'usine. Il écrit comme Raf- faëlli peint. Il cherche et trouve une poésie singulière, très personnelle, dans la contemplation des choses les plus ba- nales. C'est un observateur de la vie et il note ses observations sans attendris- sement, sans colère, mais avec une pointe de malice. Voici un sonnet au dernier vers cassé comme ceux de Ver- laine et qui donne bien la note du talent de Jean Ajalbert :

### SONNET NUPCIAL

Notre père est brève et son père, horloger.  
 C'est tout ce qu'il fallait pour que l'on vous marie ;  
 Vous tiendrez la boutique : « A la vierge Marie »,  
 Quo le contrat de dot vous laisse en viager.  
 Robe blanche, habit noir, couronne d'orange,  
 Corbelles et frousseaux, l'égise et la maïrie,  
 Beau-père guilleret, belle-mère attendrie...  
 Et votre fleur s'enfuit, au lit d'un étranger  
 Vous placerez demain sous un globe de verre  
 Votre bouquet de nocce, et mûrira sèvero  
 Donnez des enfants nombreux à votre époux.  
 Il fouillera les flancs des montres déréglées,  
 Et parmi le tic-tac régulier des « coucous »  
 Dieu bénira vos existences accouplées.

JEAN AJALBERT.

Eh bien ! voilà quelques-uns de ces jeunes poètes qui travaillent conscien- cieusement et fiment la littérature au- dessus de toutes choses. J'en ai omis et des meilleurs. Parmi les derniers que j'ai cités, il en est qui se défendent peut-être et non sans raison d'être des symboliques ou des décadents, comme on voudra. Mais la vérité, c'est qu'en poésie il n'y a pas plus d'école qu'en prose. L'important, c'est d'être à son

à Paris elles  
cent mille  
la que de la  
in, de l'amé-  
t des indem-  
l supplémen-  
large de l'ad-  
qui incom-  
andidats, on  
semblables.  
le foi, affiches  
lats, placards  
ux électeurs,  
ont imprimés  
certaines de  
ploi de véri-  
er. Plusieurs  
léjà reçu des  
pancartes à  
à des dates  
s'en plain-  
commerce du  
vraie à bon  
phes.

Falero  
Etoiles dou-  
composition  
auchemar ef-  
la fois.  
aux chairs  
evelures hé-  
monstre qui  
es difformes.  
d'ombres et  
terreur tout  
n talent très  
sera exposée  
à Vivicienne, à

eurs  
u musée du  
liateurs, qui  
Vénus, la-  
vrée au pu-  
lant près de  
la construc-  
les assainir,  
es dans leur  
èmes chefs-  
on y voyait

MAIN  
on remît en  
licain? Quels  
fructidor,  
ent que mai,  
uis ces noms  
maire, il fait

ndémiaire.  
ste, dans ce  
vent!

lle d'eau  
erson assiette  
pitation.  
a mode n'est

sur Monsieur  
t avant-hier.

Appelée à la  
la juce.

ce?

gnier, aux modernités d'Ajalbert, aux belles rimes de Laurent Tailhade, voire aux rébus de M. Laforgue. Ils sont les premiers à accueillir les parodies d'Adoré Floupette. En somme, il n'est pas un jeune poète qui n'ait passé par *Lutèce*, dont la collection vaudra gros dans quelques années. Je ne vois guère que M. Stanislas de Guaita, le poète de *Rosa Mystica*, un livre à avoir d'ailleurs, qui se soit abstenu de frapper à la porte de *Lutèce*.

Et ce n'est pas tout. Après le journal, l'éditeur! Trézenik, Rall et leurs amis dénichent dans leur voisinage un brave garçon très bibliophile qui ne demande qu'à les éditer. Il s'appelle Léon Vanier et il a une manie, une toquade toute spéciale. Les autres éditeurs sont partisans des éditions multiples, des tirages répétés. Vanier, lui, est l'ami des volumes tirés à très petit nombre. Il y a chez lui, telle plaquette, *Amour de chic*, par exemple, qui n'a pas plus de cent exemplaires. Les poètes, les amateurs et les bibliophiles sont, on le comprend, les clients ordinaires de Vanier. Il a, du reste, des idées géniales et amusantes. C'est lui qui a réhabilité le papier à chandelle et le papier à beurre sur lesquels il a fait imprimer de très étonnants albums.

Vanier est naturellement l'éditeur d'Adoré Floupette; il est aussi celui des *Syrtés*, un beau volume de vers, dont l'auteur, M. Jean Moréas, relevait, l'autre jour, dans le *XIX<sup>e</sup> Siècle*, le grand lancé aux jeunes poètes par M. Paul Bourde du *Temps*. M. Moréas a, me semble-t-il, assez bien défini les idées de ceux que l'on a surnommés les poètes décadents et qu'il appelle, lui, les poètes symboliques. Il a parfaitement établi que les prétendus décadents ne sont point des excentriques, mais au contraire des gens très simples d'allures, qui s'habillent comme tout le monde, ne sont nullement morphinomanes, et laissent à M. Rollinat le brevet d'invention de la poésie macabre. Tout en se réclamant de Baudelaire, M. Moréas pense, prétend et démontre qu'Alfred de Vigny et Edgard Poe ont prévu, annoncé l'*ésotérisme* de la poésie symbolique. Quant à l'*extériorité* de la même poésie, la formule en a été donnée par Théodore de Banville lui-même dans son *Traité de poésie*. N'insistons pas davantage et renvoyons aux articles de M. Bourde et de M. Moréas ceux qui voudraient être très bien édifiés.

Qu'est donc ce Jean Moréas, qui s'est constitué le champion de la poésie symbolique? Il est né à Athènes il y a tantôt trente ans. Il s'appelle en réalité Papadimantopoulos. Dans une publication intitulée les *Têtes de pipe*, on s'était gaussé de ce nom étrangement long; et Moréas de répliquer :

Papadimantopoulos: c'est un nom dont je suis fier, un nom glorieux dans l'histoire de l'indépendance hellénique. Il a été illustré par la mort héroïque, à Missolonghi, de mon aïeul Jean Papadimantopoulos, gozabasse de la Morée dont l'historien Gervinus dit: «Lorsque tout le monde eut Missolonghi déjà perdu, M. Gervinus repoussa Zante au prix de mille dangers, pour vaincre ou pour périr avec ses héros libérateurs.»

Écrivez au même moment mon autre aïeul, l'amiral Komninos, lassé, par ses exploits prodigieux, «de rembar l'Armada d'Albanais», comme dit une chanson populaire parmi les marins de l'Archipel.

Tout les détails généalogiques dont je ne puis me satisfaire, je les estimerai que vous voudrez en avoir que de littérature. Mais c'est votre fait.

Attention que l'auteur de ces lignes a beaucoup voyagé. Il a longuement étudié

vants, ennemis jurés de l'éloquence et outranciers de la demi-teinte, ils rivalisent de subtilités mièvres, dans leur effort à traduire de délicieuses et fugaces impressions.»

Je dois avouer, après cette citation, que je comprends encore souvent MM. Vignier et Morice. En revanche, je me suis longtemps demandé et je me demande encore ce qu'on bien pu vouloir exprimer M. René Ghil dans ses *Légendes d'âmes et de sang* et M. Jules Laforgue dans les *Complaintes*. M. René Ghil a fait imprimer un volume où l'on ne trouve ni une / majuscule ni un / minuscule. C'est ce que j'y ai vu de plus clair. A part une amusante *Complainte de la Seine en province*, qui rappelle la manière de Tristan Corbière, le livre de M. Laforgue demeure parfaitement inintelligible. On me dit que ce poète, qui est aujourd'hui lecteur de l'impératrice Augusta, auprès de laquelle il a remplacé le sage et savant Amédée Pigeon, est un convaincu. Soit! Mais il y aurait lieu de se demander aussi si ce n'est pas un malade.

Dieu merci! tous les jeunes poètes ne sont pas aussi obscurs.

Les vers frais et parfumés du souffle des champs dont M. Peyrefort est l'auteur, les poèmes bibliques de M. d'Esparbès, les jolis triolets que Beauclair-Floupette a publiés sous le titre de *L'Éternelle chanson*, les petits poèmes de MM. Thome, Vignier et Toreg sont faits pour être lus et relus.

Nous avons ici même, au *Voltaire*, un collaborateur qui est un vaillant et noble sursourire de belles rimes. Notre ami Jean Rameau est né véritablement poète. Ses *Poèmes fantasques*, un livre rarissime, en font foi, et si vous voulez en avoir la preuve dégustez des cinq strophes:

JEUX D'ENFANTS

O mon tout petit fils, ô mon tout petit « nous »,  
Chose faite de moi, d'elle : chose bonne,  
Chose que l'on voudrait regarder à l'opous,  
Simultaneuse, dans l'extase intime.

O mon tout petit fils, je vous vois là, ce soir,  
Philosophiquement sucer un pouce rose  
Et chercher à saisir, sur un grand mur tout noir,  
Un tout blanc rayonnet de soleil qui se pose.

Oh ! le bon rayonnet ! Et vos doigts ingénus,  
Avec un mouvement sidéro, ô Dieu, sidéro !  
Tapent le grand mur noir par petits coups menus  
Pour prendre le rayon merveilleux qui le vole.

O chimères ! rayons ! on ne vous saisit point !  
Et vous ahurs, mon fils, navré, rempli d'alarmes,  
Voyant qu'on ne peut prendre un rayon dans le poing,  
Vous plissez votre bouche et vous fondez en larmes.

O mon tout petit fils, ne pleurez pas ainsi !  
Oh non ! je pleurerai comme vous, moi poète ;  
Moi qui passe mes jours à vouloir prendre aussi  
Les rayons de soleil qui traversent ma tête.

JEAN RAMEAU.

Jé suis heureux de prouver que l'auteur des *Histoires rapides* est quelque chose de plus qu'un amusant conteur.

Vous rencontrerez un peu partout sur le boulevard, dans les rédactions de revues littéraires, à la salle d'armes, dans les baraques de lutteurs, au cirque, chez les bouquinistes, un très long, très maigre jeune homme qui vous dira le bruit du jour, vous lira les derniers beaux vers d'un ami, vous enseignera une parade ou une riposte, vous présentera à Arpin neveu ou à miss Fanny l'écuycere, dénichera pour vous à des prix dérisoires une édition introuvable. Or gaitiad-la a vingt ans, un volume de vers intitulé *La Vie* sur la conscience et même un secrétaire de rédaction qui l'occupe. C'est un Parisien de Moscou.

des meilleurs. rarmi les derniers que j'ai cités, il en est qui se défendront peut-être et non sans raison d'être des symboliques ou des décadents, comme on voudra. Mais la vérité, c'est qu'en poésie il n'y a pas plus d'école qu'en prose. Là, comme ici, chacun obéit à son tempérament, cherche sa voie, essaie d'affirmer son originalité. Il y a des amitiés. Mais je ne vois point trop d'imitations serviles. C'est donc une erreur ou une plaisanterie que de vouloir grouper en escouades ou en pelotons tels ou tels littérateurs. C'est méconnaître l'art français qui, en somme, est l'ensemble d'œuvres parfaitement individuelles.

Pour en revenir aux jeunes poètes, les exercices rythmiques auxquels ils se livrent aujourd'hui sont excellents. Ils leur permettront, un jour ou l'autre, d'écrire une prose agréable, pimpante et cadencée. « J'ai le plan d'un roman qui s'appellera la *Messe noire*, me disait hier M. Darzens. Mais j'écrirai ce livre dans cinq ou six ans, lorsque j'aurai fait encore beaucoup de vers. » M. Darzens avait raison. M. Moréas qui, lui, « a fait beaucoup de vers », nous promet la *Femme maigre*, une étude en prose à laquelle je souhaite le succès littéraire de *Tous quatre*, ce curieux roman de M. Marguerite, cet autre poète devenu un prosateur excellent.

Et maintenant, bons bourgeois, dormez en paix. Le temps n'est plus des poètes casseurs d'assiettes. Les neuf dixièmes des jeunes artistes qu'on vous a montrés comme des phénomènes sont tout bonnement des gens très simples, qui cherchent leur voie et la trouveront bientôt.

Robert Caze

LES FÊTES DU MANS

La statue de Chanzy  
(Par dépêches)

Le Mans, 16 août, matin.

La ville du Mans est en fête depuis hier. Des trains arrivant de Paris, de Bretagne ou de Normandie amènent à chaque instant de nombreux voyageurs, surtout des militaires, qui viennent rendre un suprême hommage à leur général.

Cette imposante cérémonie aura d'ailleurs un caractère nettement militaire.

Les associations patriotiques, les représentants des pouvoirs publics et de la municipalité se presseront sans doute autour du monument; mais dans la foule on retrouvera surtout des combattants de l'armée de la Loire.

Je vous ai fait hier la description du monument, dit au sculpteur Croisy. Quelques mots maintenant sur la statue elle-même, qui est l'œuvre du sculpteur Crauck.

Le général Chanzy est représenté debout, en tenue de campagne; képi, dolman à brandebourgs garni d'astrakan, les trois étoiles sur la manche, chaussé de grandes boîtes montant au-dessus du genou. Le bras droit est tendu; M. Crauck a choisi le moment où son héros donne un ordre; dans son regard, dans son geste, on devine l'énergie du capitaine qui lance ses régiments à l'assaut des positions occupées par l'ennemi.

Pour rendre plus fidèlement la physiologie de Chanzy, M. Crauck s'est procuré, grâce au concours de la famille et de nombreux amis, les documents les plus authentiques et les plus récents: photographies de nos uniformes, l'un a même nagé; il a poussé le bout de la vieille histoire à tel point qu'il avait embrassé au fils du général la pelisse et le képi, puis son père avait porté pendant le combat et que ses descendants sonner leur brassard.

ADMINISTRATION

6, Boulevard des Italiens

ABONNEMENTS

PARIS

3 mois 12 f. 50 -- 6 mois 26 f. -- 1 an 50 f.

DÉPARTEMENTS ET ALSACE-LORRAINE

3 mois 15 f. -- 6 mois 29 f. -- 1 an 56 f.

ÉTRANGER (UNION POSTALE)

3 mois 18 f. -- 6 mois 35 f. -- 1 an 68 f.

On s'abonne dans tous les Bureaux de postes et chez les Libraires

# ALTAIRIE

ces épîtres vision, celle bourg : né six loups.

Chichinette, baissant modestement les yeux : — Je vis aux dépens... de ma réputation. Zadig.

Les peintures murales de Théodore Chassériau dans les ruines de la Cour des comptes sont bien près d'être à tout jamais perdues.

## Les jeunes Poètes

Vers 1881, deux jeunes gens qui collaboraient à un journal mort il y a belle lurette, et intitulé Paris-Nord, se dirent : — Si nous nous mettions dans nos meubles.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mes gailiards réunissent leurs économies. L'un, Normand d'origine et nommé Léo Trézenik, avait retrouvé sans doute quelques écus dans le fond d'une de ces belles armoires fabriquées en son pays aux siècles derniers.

dans les universités allemandes et il s'est fixé en France après avoir publié à Athènes un volume de poésies grecques. Aujourd'hui, il s'est promis de ne plus écrire qu'en français.

### SONNET

La lune se leva bizarrement courue Parmi les tulpiers, au bout de l'avenue. Ce soir. — O la villa proprette et ses blancs murs, Et son balcon de bois chargé de raisins mûrs!

Auteur d'un volume intitulé le Jardin des Rives, M. Laurent Tailhade, qui est dans la trentaine, me dit-on, nous arrivait de Gascogne il y a tantôt quatre ans. C'est un gentleman.

Il a, paraît-il, de la tenue, des élégances. Il met dans sa prose et dans ses vers les mêmes recherches de goût que dans sa toilette. Il y a beau temps que M. Barbey d'Aurevilly nous a habitués à l'une et à l'autre chose.

Il faut laisser à un poète, à M. Stanislas de Guaita, le soin de présenter MM. Vignier et Morice qui n'ont pas encore publié de volumes, mais dont on trouve les vers égrenés ça et là dans les revues.

M. de Guaita a jugé ainsi ses deux confrères dans la préface de Rosa mystica : « MM. Vignier et Morice, tous deux passionnés admirateurs de Mallarmé, sont les champions de l'extatisme ésotériquement. Rhythmistes savants, ennemis jurés de l'éloquence et outranciers de la demi-teinte, ils rivalisent de subtilités mièvres, dans leur effort à traduire de délicieuses et fugaces impressions. »

Je dois avouer, après cette citation, que je comprends encore souvent MM. Vignier et Morice. En revanche, je me suis longtemps demandé jet je me demande encore ce qu'ont bien pu vouloir exprimer M. René Ghil dans ses Légendes d'âmes et de sang et M. Jules Laforgue dans les Camillelites. M. René

Il se nomme Rodolphe Darzens. Il sait Baudelaire et Hugo par cœur. C'est dire qu'il rime joliment, ainsi que le démontrent les six distiques suivants :

### FLEURS CHOISIES

Afin de parfumer la chambre où tu cédas, J'ai voulu la gracieuse odeur des roséas. J'ai dédaigné les lis très pâles, fleurs moroses, Et les jacinthes, sœurs des œillets et des roses.

Presque aussi jeune que M. Darzens, M. Jean Ajalbert voit les choses tout différemment. C'est un poète impressionniste dans toute la force du terme.

Il adore les paysages de banlieue, les ciels gris ou bleu tendre de Paris, les faubourgs lointains avec leurs hautes cheminées d'usine. Il écrit comme Raffaëlli peint. Il cherche et trouve une poésie singulière, très personnelle, dans la contemplation des choses les plus banales.

### SONNET NUPCIAL

Notre père est orfèvre et son père hortloger. C'est tout ce qu'il fallait pour que l'on vous marie; Vous tiendrez la boutique : c'est à la vierge Marie, Que le contrat de dot vous laisse en viager.

Eh bien! voilà quelques-uns de ces jeunes poètes qui travaillent consciencieusement et aiment la littérature au-dessus de toutes choses; J'en ai omis et des meilleurs. Parmi les derniers que j'ai cités, il en est qui se défendent peut-être et non sans raison d'être des symboliques ou des décadents, comme on voudra. Mais la vérité, c'est qu'en poésie il n'y a pas plus d'école qu'en prose.